

Zeitschrift: Judaica : Beiträge zum Verstehen des Judentums
Herausgeber: Zürcher Institut für interreligiösen Dialog
Band: 37 (1981)

Rubrik: Umschau

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UMSCHAU

«C'est dans le christianisme que j'ai découvert l'enseignement du judaïsme qui ne m'avait pas été donné comme enfant juif.»

Un entretien de l'Archevêque de Paris avec le Rabbin Jacquot Grunewald.

(«Tribune Juive» du 4 au 10 septembre 1981.)

.....

J. G. — *Quelle est la mission essentielle d'un évêque de Paris ?*

Mgr Lustiger. — Comme tout évêque, l'évêque de Paris doit être témoin de la foi. En raison de son ordination, il joue le rôle sacerdotal. Il est le pasteur d'un peuple, le témoin d'une parole.

— *C'est aussi, dans une certaine mesure, le successeur du prêtre biblique ?*

— Oui, ce qui entraîne un problème théologique. Actuellement et notamment en Occident, il y a débat chez les chrétiens. Certains attribuent à une judaïsation du Christianisme l'idée, qu'ils déplorent, d'une caste sacerdotale. Cela vient en général de ce qu'ils n'auront pas bien compris le sens du sacerdoce dans la Bible. La notion de séparation joue un rôle décisif dans la Bible, séparation d'abord du peuple en tant que tel, puis entre le sacré et le profane à l'intérieur du peuple. Même dans un «peuple de prêtres» les prêtres sont séparés. Dans le Christianisme, cette notion a été reprise sous un angle assez particulier puisque la fonction sacerdotale est concentrée en la personne du Messie, du Christ. Mais, comme dans le judaïsme, le sacerdoce est partagé par l'ensemble du peuple et il n'y a pas de caste sacerdotale à proprement parler. L'ordination consiste alors à mettre en évidence, dans certains hommes et pour certains actes, cette fonction sacerdotale qui appartient aussi d'abord au peuple tout entier. L'idée de base est donc la même, mais le sacerdoce n'est pas attaché à une famille particulière. Il est reçu par une ordination.

Il reste que ce débat met à jour le recul — pour ne pas dire le refus — d'un certain nombre de chrétiens devant l'idée de «mise à part», d'«élection» perçue comme exclusivement — et péjorativement — juive. Alors qu'elle est le fondement même de la «vocation chrétienne». Alors que sans cette réalité de l'élection, il est impossible d'entendre correctement ce que les Evangiles disent du Christ. C'est concevoir l'élection comme un privilège. C'est paganiser l'élection. Ainsi trouvait-on sur les ceinturons allemands : «Gott mit uns!». C'est oublier que l'élection est faite en vue du service des autres et non au profit de l'élu qui se croit élite.

.....

(Nous en venons à parler du judaïsme français, Mgr Lustiger lui attribue, pour les mêmes raisons, une place «singulière». Mais existe-t-il dans le fond un judaïsme français? Les anciens, ceux qui précisément étaient eux aussi confrontés à cette double tradition juive et

laïque, n'ont-ils pas succombé en une ou deux générations, dès que les portes de l'émancipation se sont grandes ouvertes devant eux? N'ont-ils pas préféré la tradition de Voltaire à celle de Moïse? — Quant aux Juifs d'aujourd'hui, dans leur grande majorité, ils n'ont pas vraiment été nourris par cette culture «bi-face». D'autres qui conservent leur place au cœur du judaïsme, étaient mieux armés pour faire triompher l'enseignement de Moïse par rapport au courant laïc.)

Jean-Marie Lustiger. — Toujours est-il que la France est aujourd'hui le pays le plus «sécularisé», bien que cette notion ne soit pas d'invention française mais américaine. La matrice de la culture américaine est pluraliste. Il s'agit plus exactement d'une majorité composée de minorités en fuite. Tout Américain est doté à la fois d'une conscience majoritaire et minoritaire. En France, la tradition régaliennne est unitaire et la république jacobine est uniformisatrice. Et cependant le pays est divisé de l'intérieur. C'est ce qui explique les caractéristiques de l'antisémitisme français au 19^e siècle : il est bourgeois, libéral. C'est un antisémitisme nationaliste qui, contrairement à ce qui s'est passé en d'autres lieux, en Russie par exemple, n'est pas exclusivement issu d'une tradition religieuse comme, pour poursuivre le même exemple, le messianisme russe.

— *On a dit que si le Pape vous avait nommé à Paris c'est afin, qu'après l'attentat de la rue Copernic, les paroissiens de la capitale soient conscients que leur évêque est d'origine juive. Il aurait voulu par là, donner un coup d'arrêt à un antisémitisme que d'aucuns considéraient comme renaissant.*

— On a dit aussi et pour des raisons identiques que j'avais été désigné comme évêque d'Orléans parce que c'était la ville de la «rumeur». J'ignore totalement si ces points de vue sont fondés. Je ne m'en suis pas entretenu avec le Pape. Ce que je suppose, c'est qu'il a dû, entre autres, tenir compte de ce genre de significations. Comme je le connais, je dirais que mon origine juive n'a sans doute pas déterminé le choix du Pape, mais, une fois ce choix arrêté, elle a dû contribuer certainement pour qu'il s'obstine à me nommer à ces postes pour peu que cette origine juive lui ait été présentée comme une objection.

— *Et les Catholiques de Paris, vous ont-ils fait sentir par leur réaction qu'ils étaient conscients de ce que leur évêque était un Chrétien d'origine juive?*

— La situation est tellement inhabituelle, impensable que les réactions des Catholiques de Paris sont difficiles à percevoir et à comprendre de l'extérieur. Ma nomination et ma présence à Paris ont brusquement mis en évidence la part de judaïsme que porte en lui le christianisme. C'est comme si tout à coup les crucifix s'étaient mis à porter l'étoile jaune. Nombreux sont les chrétiens qui m'ont dit ou écrit, de façon pudique et discrète, l'amour religieux qu'ils portaient au peuple juif au nom même de la foi chrétienne. Ma présence leur permettait d'exprimer ainsi des sentiments qui n'osent pas s'afficher soit en raison des stéréotypes antisémites, soit en raison de la mauvaise conscience dont la France n'est pas guérie depuis l'occupation.

Les juifs doivent savoir, et aussi le plus grand nombre des Français pour qui le christianisme est d'abord une forme d'appartenance sociale, que les chrétiens les plus fervents portent en eux, pour le peuple d'Israël, un amour sincère et humble qui se nourrit de leur foi et de leur prière. Ce n'est pas en vain que les chrétiens prient avec les psaumes et ne cessent de méditer la Bible.

Quant à l'attitude des catholiques par rapport à l'antisémitisme, elle a considérablement évolué. Mais l'antisémitisme est un phénomène séculaire. Le comportement des catholiques actuels vis-à-vis des juifs est l'effet de divers facteurs culturels, mais il y a des réflexes qui leur ont été transmis depuis l'enfance.

— *Peut-on considérer qu'il existe un antisémitisme chrétien dans la France d'aujourd'hui?*

— Non, si nous parlons d'un antisémitisme délibéré. Si vous soumettez à des chrétiens les textes antisémites diffusés sous l'occupation, ils ne les accepteront pas.

— *Et les écrits antisémites des théologiens chrétiens des siècles passés?*

— Pas davantage. Mais il existe des stéréotypes défavorables aux Juifs, enfouis dans les consciences et les souvenirs. Il arrive que, sous l'influence des facteurs politiques, ils soient réactivés.

— *Considérez-vous votre situation de prêtre d'origine juive comme exceptionnelle ou exemplaire?*

— Ni exceptionnelle, ni exemplaire. Il existe et il a existé d'autres prêtres et d'autres chrétiens d'origine juive. En Israël, il existe un nombre non négligeable de chrétiens d'origine juive. J'ai été frappé qu'ils se sentent à l'aise dans la mosaïque israélienne. Peut-être la plupart des Israéliens ont-ils tendance à les considérer comme de doux rêveurs, mais ils ne leur refusent pas d'exister tels qu'ils sont.

— *Cette attitude est caractéristique de cette catégorie d'Israéliens pour lesquels l'élément nationaliste a pris le pas sur les considérations religieuses. Mais venons-en à une question essentielle. Lors de votre nomination à l'Archevêché de Paris, certaines paroles concernant votre attachement au judaïsme et qui vous ont été attribuées ont suscité quelque émoi dans la communauté juive. Vous auriez déclaré, qu'en embrassant la foi catholique, vous vous «accomplissiez en tant que juif», ce qui pourrait signifier que le destin normal du Juif qui veut s'accomplir est de devenir Chrétien!*

— Vous savez, on m'a beaucoup fait parler lors de ma désignation comme archevêque de Paris. Je ne crois pas avoir prononcé ce mot d'accomplissement. Il me semble avoir dit que, chrétien, j'assumais ma condition propre de juif et que je n'entendais pas la renier. Ce que j'entendais en évoquant cet accomplissement n'était donc pas une réflexion d'ordre théologique qui relève d'un autre genre que l'interview, mais concernait mon autobiographie. Enfant, je ne percevais mon judaïsme que comme une identité sociale puisque toute l'éducation que j'avais reçue était essentiellement laïque. J'étais un fils d'immigrés qui se savait juif, appartenant à une communauté persécutée sans autre raison que la méchanceté des hommes. En 6e, au Lycée Montaigne, je croyais être le seul à savoir ce que veut dire le mot pogrom. Mon père m'a raconté que son grand-père se faisait battre et arracher les poils de la barbe quand, en Pologne, il s'aventurait dans les rues les jours de fêtes chrétiennes. Quant à l'élection de cette communauté et sa supériorité morale, elle était pour moi d'être appelée à lutter pour la justice et le respect de tous, pour aider tous les malheureux. Devenir médecin — docteur, comme nous disions — me semblait alors la meilleure manière d'y parvenir. Ou alors «grand écrivain» comme Zola que j'ai lu en 5e. Combien d'enfants juifs dans le monde ont dû avoir les mêmes ambitions!

C'est dans le christianisme que j'ai découvert ce contenu biblique et juif qui ne m'avait pas été donné comme enfant juif. C'est ainsi que dans le cours de mon existence, j'ai estimé que je devenais juif parce qu'en embrassant le christianisme je découvrais enfin les valeurs du judaïsme, bien loin de les renier. J'ai vu Abraham et David dans les vitraux de Chartres.

— *Au contraire de certains juifs qui se sont rapprochés du catholicisme sans nécessairement s'y convertir, notamment la philosophe Simone Weil, vous ne cherchez d'aucune manière à extirper le judaïsme de la foi chrétienne. Vous considérez au contraire que, par la foi chrétienne, le judaïsme est valorisé.*

— Le christianisme est indissolublement lié au judaïsme. S'il s'en sépare, il cesse d'être lui-même. Les rapports entre judaïsme et christianisme sont complexes et offrent un vaste champ aux pires malentendus. Ce n'est ni une substitution comme un empire politique remplace l'empire précédent, ni un transfert culturel comme lorsqu'une culture est assumée en une autre culture (la Grèce dans Rome, l'Antiquité dans l'Europe, etc.), ni une succession comme un fils succède à un père dans son entreprise. Une parabole rapportée par l'Évangile de Luc ouvre à une autre compréhension: «Un homme avait deux fils...», dit-il. Certains exégètes expliquent que le fils aîné c'est Israël, et le cadet les goïm. Vieille histoire juive...

— *Mais devenant adulte, vous n'avez jamais songé à étudier le judaïsme puisque vous ne l'aviez pas fait, enfant? Ne ressentez-vous pas une nécessité de mieux connaître le judaïsme?*

— En 45/46, j'avais 20 ans. A qui aurais-je pu alors m'adresser spontanément pour connaître le judaïsme traditionnel? Le judaïsme français renaissait à peine de ses cendres. Ce qui préoccupait alors la collectivité juive, à ce que j'entendais du moins, c'était la création de l'État juif qui nous a lavés d'une humiliation mémoriale. Chrétien, je me posais la question de son avenir spirituel. Mais vous savez ce qu'il en était alors...

— *Aujourd'hui, le catholicisme n'a plus une politique de conversion des Juifs?*

— Si vous voulez dire par là une activité missionnaire spécialement destinée aux Juifs, non. Personne parmi les Catholiques ne cherche aujourd'hui à détourner à tout prix les Juifs du judaïsme. Mais si un Juif veut se convertir et prend une initiative en ce sens, nous ne le rejetons pas.

— *Vous faites totalement vôtre la déclaration de l'Épiscopat français sur les relations avec le judaïsme?*

— Oui. Peut-être aurais-je parfois utilisé d'autres termes mais j'accepte cette déclaration. Voyez-vous, il existe un contentieux entre Juifs et Chrétiens qu'il nous faut parvenir à dépasser. D'un côté le Christianisme a, à l'origine, rejeté les Juifs et de l'autre, les Juifs ont rejeté le Christianisme. Cependant, je veux être net sur ce point, il ne peut y avoir partage égal des torts et des responsabilités. J'insiste: ces rejets ne sont nullement symétriques, comme on a pu l'entendre dire, d'aucune manière et surtout pas au niveau des conséquences physiques, la persécution jusqu'à l'anéantissement.

Ce que je veux dire, au point où nous en sommes rendus à notre époque, c'est que les Chrétiens ont pu être amenés à croire que les Juifs sont devenus un non-sens, c'est ce à quoi a voulu répondre, entre autres, la déclaration épiscopale. Mais un même raisonnement existe chez les Juifs: eux aussi pourraient être amenés à considérer aujourd'hui que les Chrétiens sont un non-sens. Devant cette tentation, ne faut-il pas s'élever en notre temps?

— *Il est vrai qu'il n'y a pas eu de déclaration du rabbinat français sur le Christianisme de sorte que les responsables du Christianisme en France s'interrogent souvent sur l'exacte position des rabbins français. Il est à craindre que trop souvent on se borne à prodiguer des lieux communs sur les relations amicales entre juifs et chrétiens. Il faudrait se demander dans quelle mesure Juifs et Chrétiens pourraient, devraient œuvrer ensemble.*

— Le devoir du judaïsme est d'accomplir la justice. Dans ce but, Dieu a donné au peuple juif les commandements. Le Christianisme en a hérité mais dans le sens éthique du terme. Aujourd'hui, nous sommes aux prises avec un paganisme qui conduit au rejet de l'homme. Nous sommes des témoins de la vie. Nous devons heurter de front les tentations de mort de notre époque, rappeler toujours et encore que le monde est créé par Dieu et que Dieu détient l'unique souveraineté. Et que l'homme est créé à son image et à sa ressemblance. Là est le seul fondement absolu de la dignité de l'homme pour quoi il faut être prêt à tout sacrifier jusqu'à sa vie. Dans le monde d'aujourd'hui, nous nous retrouvons

partenaires dans un témoignage commun. Nous avons par notre commune origine appris à lutter contre le malheur puisque Dieu nous a confié les Bénédictiones que les chrétiens reçoivent par les Béatitudes. Nous ne devons pas nous incliner, jamais. Et nous n'avons rien à perdre à mener notre combat en commun.

Studienwoche 1981 der SKJ in St-Moritz

Vom 19. bis 26. September 1981 fand in der «Laudinella», St. Moritz, die nun schon 20. Studienwoche der Stiftung für Kirche und Judentum (SKJ) statt. Thema des von Pfarrer Dr. T. *Willi* geleiteten Kurses, der 62 Teilnehmer aus verschiedenen Ländern, Lebensbereichen und Berufen vereinte, war «Mose — seine Bedeutung im Judentum, Christentum und Islam».

Es wäre, wie Professor H. *Schmid* (Kaiserslautern/Mainz) in seinem einleitenden Referat zu «Mose im Deuteronomium» sagte, auch lohnend, diese Frage rein historisch zu stellen, doch ginge es jetzt darum, wie die Bibel und die Tradition Mose *zeigt*. Im 5. Mosebuch, dem «Gesetzesdoppel» (Deuteronomium) ist Mose vor allem der Mittler der göttlichen «Weisung» (Thora) und der Prophet, als der er ja auch im Neuen Testament gesehen wird. Mit Recht zog darum Prof. Schmid die Linien seines Referats vom Alten bis ins Neue Testament und zu «Mose und Paulus» aus.

Mit Paulus, der seiner Herkunft, Denkart und Selbsteinschätzung nach ein Schriftgelehrter der pharisäischen Richtung war, wurde im Grunde bereits das Thema «Mose im Midrasch» angespielt, über das Professor K. *Hruby* (Paris) referierte. «Midrasch» war hier das Kennwort nicht nur für eine bestimmte Art jüdischer «Untersuchung» d.h. Auslegung des Bibeltextes, sondern für das ältere rabbinische Schrifttum im allgemeinen. Da wohl das biblische Grundwort — das Alte Testament — für Juden und Christen gemeinsame Quelle ist, sich dann aber die Lebensbereiche und damit auch die Traditionen spalteten, überwiegt beim ersten Hören, wie verschiedene Reaktionen aus dem Publikum zeigten, das Gefühl der Fremdheit, ja, des Befremdens. Dass aber den manchmal verblüffenden Ergebnissen jüdischer (wie übrigens auch christlicher) Schriftdeutung eine sehr schriftgetreue Methode des Fragens und Suchens zugrundeliegt, wurde im Verlauf der Darlegungen des Referenten klarer greifbar. So war am Schluss sogar aus dem Kreis der kritischen Zuhörer das stolze Wort zu vernehmen: «Jetzt verstehe ich den Midrasch!»

Nicht nur im Rückblick auf alte Traditionen, sondern auch in der Begegnung mit dem heute lebendigen Judentum lernen Christen, was «Mose aus jüdischer Sicht» bedeutet. Es wurde von allen Teilnehmern als besondere Bereicherung empfunden, dass der jüdische Referent, Rabbiner Dr. J. *Posen* (Zürich), der über dieses Thema sprach, es ermöglicht hatte, zusammen mit seiner Gattin praktisch am ganzen Kurs teilzunehmen und auch an einem Abend eine Einführung in Rosch Haschana, das jüdische Neujahrsfest (dieses Jahr am 29./30. September), zu geben. Sein Referat stellte zunächst Mose als den «Lehrer seines Volkes» dar, schloss aber, nachdem es einen weiten Bogen durch Zeiten und Geisteswelten beschrieben hatte, mit dem Blick auf Mose als «unsichtbaren Zeugen und Wegweiser sowohl in den grauenvollen Vernichtungslagern, ... wie auch in dem Wiedererstehen des Staates Israel auf dem Boden der alten Heimat, dessen Grenzen von Mose festgelegt wurden.» Gerade wegen des eigenen und insgesamt wohl unmittelbareren Zugangs zur Gestalt des Mose und zu seinem Werk wurden an den jüdischen Referenten in den einzelnen Aussprachen sowie auch in der Podiumsdiskussion und der abschliessenden Aussprache die meisten Fragen und Gesprächsanliegen herangetragen.

Im Rahmen des Gott selbst vorbehaltenen «Geheimnisses» um Israel, das erst in der Endzeit enthüllt werden wird, müssen die neutestamentlichen Aussagen über Mose gelesen und auch immer wieder neu gehört werden. Sie waren darum die Textworte, die den Auslegungen von Pfarrer Dr. T. *Willi* bei den täglichen Morgenandachten zugrundelagen. Hier wurden leise Töne neu vernommen, die in der Routine des Umgangs mit der Bibel leicht verlorengehen. Neues Hören im gemeinsamen Lernen verwirklichte sich nicht nur beispielhaft in der Begegnung mit den jüdischen Aussagen über Mose, sondern auch in der durch Frau Dr. I. *Willi-Plein* geleiteten begleitenden Lektüre ausgewählter Texte aus dem 2. Mosebuch.

Der westlichen und zumal protestantischen Denkart fast ganz ferngerückt sind christliche Wege und Zugänge zu «Mose als Gestalt christlicher Spiritualität» im Bereich der Ostkirchen, in die Pfarrer M. *Cunz* am Beispiel der Ikonendarstellung der Verklärung Christi und der Schriften des griechischen Kirchenvaters Gregor von Nyssa vor allem über das «Leben des Gesetzgebers Moses oder über die Vollkommenheit der Tugend» einführte.

Die Moseverehrung der orientalischen Kirchen war eine Hauptquelle für Muhammads Mosebild und somit für die Stellen des Koran, an denen von Mose die Rede ist. «Mose im Koran» erscheint, wie Professor J. *Bouman* (Marburg) referierte, jedoch nur als ein Prophet neben anderen, die die eine und unwandelbare, zeitlose Wahrheit des Islam verkündeten. Mit dem Verlust des Geschichtsbewusstseins verliert auch Mose selbst die Bedeutung, die er im Judentum und auch im Christentum hat.

Die reiche Woche wurde am Freitagabend abgeschlossen durch eine Einführung in «die musikalische Symbolwelt J.-S. Bachs» durch Prof. J. *Bouman*, der auch Musikwissenschaftler ist. Er entschlüsselte die verborgenen Bezüge und musikalischen Bausteine der Bibelauslegung in der Kantate «ach Gott, wie manches Herzeleid...». Ihr Ausblick auf die verheissene Heilszeit beschloss die Kurswoche, die wohl für alle Teilnehmer eine neue und vertiefte Auseinandersetzung mit der Bedeutung des Mose eingeleitet hat.

I. W.-P.

«Jesus im Gespräch zwischen Juden, Christen und Moslems.» Jahrestagung der Arbeitsgemeinschaft Kirche und Judentum in Leipzig/DDR

Die Arbeitsgemeinschaft Kirche und Judentum Leipzig hat für die Zeit vom 10. bis 13. Juni 1981 Laien und Theologen eingeladen, die am interreligiösen Dialog interessiert sind.

An die zweihundert Personen, darunter Vertreter der heute nur noch kleinen israelitischen Religionsgemeinde zu Leipzig, in der überwiegenden Mehrheit freilich vor allem junge Christen, aber auch einige Personen, die sich als konfessionslos bezeichneten, waren der Einladung gefolgt und hatten dabei z.T. auch lange Anreisewege nicht gescheut.

Neben der Möglichkeit zu Gesprächen in kleineren Gruppen und einem Podiumsgespräch, während dessen die vier Referenten der Tagung von den Tagungsteilnehmern gestellte Fragen diskutierten, standen vier Vorträge auf dem Programm. Den Einführungsvortrag hielt der Leipziger Religionswissenschaftler Prof. Dr. Kurt Rudolph unter dem Thema «Juden, Christen, Moslems — Das Verhältnis der drei monotheistischen Religionen zueinander in religionswissenschaftlicher Sicht». Ausgehend von Lessings berühmter Ringparabel legte er, der atheologischen Betrachtungsweise eines Religionswissenschaftlers verpflichtet, darin dar, wie eine jede der drei monotheistischen Religionen sich selbst versteht und dann aufgrund ihres je eigenen Selbstverständnisses ihr Verhältnis zu den jeweils anderen monotheistischen Religionen bestimmt hat und bestimmt. Prof. Dr. Hans-

Friedrich Weiss, Ordinarius für Neues Testament an der Universität Rostock, fragte in seinem Vortrag nach der Bedeutung Jesu für die Christen. Unter dem Thema «Jesus der Jude — der Christus der Christen» entfaltete er in seinem Vortrag die These, dass der Glaube an Jesus (als den Christus) nicht ohne den Glauben Jesu verstanden werden kann, insofern nämlich, als Jesus in seiner Person und seinem Wirken eben diesen Glauben selbst ausgelegt hat. «Eine jüdische Auffassung von Jesus» — so das Thema — trug Landesrabbiner Dr. Nathan Peter Levinson, Heidelberg, vor. Anknüpfend an die Arbeiten vor allem Leo Baecks bestimmte Dr. Levinson darin den Platz, der Jesus, der «nichts als Jude war», in der jüdischen Glaubensgeschichte zukommt. (Der Vortrag basierte im wesentlichen auf einem Aufsatz Dr. Levinsons, der unterdessen im Theologischen Jahrbuch 1980/81 erschienen ist.) Im vierten Vortrag beschäftigte sich Dr. Araf H. Mustafa, derzeit Lektor für Arabistik an der Universität Halle, mit dem «Jesus der Muslime». Anhand koranischer und besonders nachkoranischer, z.T. legendarischer Überlieferungen, wie sie besonders in den grossen Korankommentaren ihren Niederschlag gefunden haben, zeigte Dr. Mustafa auf, welche Wertschätzung die Person, der Mensch Jesus im Islam geniesst, welche Bedeutung ihm im Rahmen der islamischen Glaubensgeschichte zugemessen wird, ja, wie er sogar als «Kronzeuge» gegen Aussagen der jüdischen Tradition, zumindest wie sie die Muslime verstanden haben, in Anspruch genommen worden ist.

Den Abschluss der Jahrestagung bildeten die beiden Gottesdienste zum Erev Schabbat sowie zum Schabbat, zu denen die Israelitische Religionsgemeinde die Tagungsteilnehmer eingeladen hatte. In beiden Gottesdiensten hielt Dr. Levinson die Predigt. Da keine der jüdischen Gemeinden in der DDR einen Rabbiner hat, waren diese Gottesdienste für alle, die sie mitfeiern konnten, ein ganz besonderes Erlebnis.

Hatte schon die auf Toleranz zielende atheologische Betrachtungsweise im Vortrag von Prof. Rudolph manchen christlichen Zuhörer verunsichert, so stellten die beiden letzten Vorträge für viele geradezu eine Provokation dar. Dass Christen «ihren» Jesus mit Juden und Muslimen, die doch «eine ganz andere Religion» haben, «teilen» sollten, schien vielen eine unannehmbare Herausforderung, die doch nur zu einer Relativierung des Christentums führen könnte. So überraschte es denn auch nicht, dass die meistgestellte Frage der Tagungsteilnehmer an das Podiumsgespräch lautete: Welche Bedeutung haben denn dann noch Verse wie Joh 14,6?!

Stefan Schreiner.

Tod eines verdienten Pioniers der jüdisch-christlichen Beziehungen

Im Sommer dieses Jahres starb in Bournemouth (Dorset) im Alter von 84 Jahren Dr. James Parkes, ein hervorragender Theologe, der 50 Jahre seines Lebens der Förderung der jüdisch-christlichen Beziehungen gewidmet hat. Als Frucht seiner unermüdlichen Arbeit hat er eine grosse Anzahl von Büchern veröffentlicht, die zu «Klassikern» auf diesem Gebiet geworden sind.

Als Anglikaner aufgewachsen, diente Dr. Parkes während des ersten Weltkriegs als Infanterieoffizier bei den britischen Streitkräften in Frankreich. Nach Abschluss seiner Studien in Oxford wurde er 1925 zum anglikanischen Geistlichen geweiht. In dieser Eigenschaft betreute er während einiger Jahre die christliche Studentenbewegung. Im Jahre 1928 wurde er nach Genf gesandt. Als Sekretär des Internationalen Studentendienstes schenkte er damals zum ersten Mal dem von den deutschen Studenten zur Schau getragenen Antisemitismus und den Folgen des gegen jüdische Studenten vor seitens zahlreicher ost-

europäischer Länder praktizierten *Numerus clausus* seine Aufmerksamkeit. Entschlossen, den Wurzeln des Übels nachzugehen, veröffentlichte er 1930 sein erstes diesem Problem gewidmetes Buch unter dem Titel *The Jew and his Neighbour* (Der Jude und sein Nachbar).

Als Mensch von Herzensbildung so gut wie als Gelehrter beschäftigte er sich nach Hitlers Machtergreifung im Jahre 1933 mehr und mehr mit dieser Materie. 1935 wurde er selbst in seiner Genfer Wohnung das Opfer eines von Nazis verübten Attentats. Wegen seines mutigen Eintretens für die Rechte der Juden setzten ihn die Nazis auf die schwarze Liste der sogleich nach dem Sieg des Dritten Reiches zu eliminierenden Persönlichkeiten.

In steter Verfolgung seines Ziels, die Freundschaft zwischen Christen und Juden zu fördern, trat Dr. Parkes, zusammen mit dem verstorbenen Rabbiner Dr. Israel Mattuck, an den damaligen Erzbischof von Canterbury, Dr. William Temple, heran und legte ihm die Gründung eines Rates der Christen und Juden nahe. Der Primas der anglikanischen Kirche, der persönlich in freundschaftlichen Beziehungen zum Oberrabbiner des Britischen Imperiums, Dr. J. H. Hertz, stand, griff diesen Gedanken wohlwollend auf. So wurde Dr. Parkes 1942 Mitglied des ersten Exekutivkomitees des Rates.

Nach Kriegsende setzte er seine ganze Kraft für die Verwirklichung seines Herzensanliegens ein, «den Strom, der 19. Jahrhunderte lang in die falsche Richtung floss, umzuleiten und den Beziehungen zwischen Juden und Christen die Möglichkeit zu geben, sich von jahrhundertaltem Unverständnis und von Vorurteilen freizumachen und ein annehmbares Niveau zu erreichen.»

Seine Kenntnisse erstreckten sich auf ein unglaublich weites Gebiet. Unter seinen bekanntesten Werken verdienen folgende besonders erwähnt zu werden: *A History of the Jewish People* (Eine Geschichte des jüdischen Volkes), erschienen auch in deutscher, niederländischer, italienischer und spanischer Übersetzung; *The Jews in the Medieval Community* (Die Juden in der mittelalterlichen Gesellschaft); *End of an Exil* (Ende eines Exils) und *A History of Palestine* (Eine Geschichte Palästinas).

Die von Dr. Parkes in England und Amerika unternommenen Vortragsreisen lieferten jedesmal den Beweis für die umfassende und seriöse Information, die er auf allen Gebieten, die er behandelte, besass. Er war auch einer der ganz wenigen Nichtjuden, der zum Präsidenten der Jüdischen Historischen Gesellschaft (*Jewish Historical Society*) ernannt wurde.

Unter den zahlreichen Auszeichnungen, die ihm zuteil wurden, sei das Ehrendoktorat für jüdische Literatur erwähnt, das ihm das *Jewish Institute of Religion* in New York verlieh, an dem er 1946 und 1947 dozierte; er war auch Professor *honoris causa* der Hebräischen Universität Jerusalem.

Anlässlich seiner Pensionierung, im Jahre 1966, vermachte Dr. Parkes seine 7000 Bände umfassende Spezialbibliothek der Universität Southampton, wo er von 1956 bis 1964 die seinen Namen tragende Bücherei leitete.

Eines seiner letzten Bücher war der Lage im Nahen Osten gewidmet. Er vertrat dort hinsichtlich Jerusalems und der heiligen Stätten Thesen, die nicht von allen seinen jüdischen Freunden wohlwollend aufgenommen wurden, doch hielt er es für seine Pflicht, als integrierter Mensch seine Meinungen selbst um den Preis zum Ausdruck zu bringen, dass sie nicht immer richtig verstanden wurden.

Als Dr. Parkes das Ehrendoktorat für Literatur der Universität Southampton verliehen wurde, unterstrich der mit der Laudatio beauftragte Professor anerkennend, er sei «ein Gelehrter in einer Zeit der Unvernunft, ein Individualist in einer Zeit des Konformismus und ein toleranter Mensch in einer Zeit der Intoleranz».

K. H.